

## L'ENFANT ET L'ÉTOILE

Victor Hugo est entré dans sa quatre-vingt-deuxième année. Le tout-Paris littéraire a offert au grand poète un banquet à cette occasion.

Les amis de l'illustre auteur des *Orientales* étaient réunis chez le maître, et le poète, Catulle Mendès, a lu l'originale fable suivante qui plaira certainement à nos lecteurs :

Dans un seau d'eau noir et très clair  
Un enfant voyait une étoile  
Qui, toute petite, avait l'air  
D'un beau diamant sous un voile.

" Ah ! cria l'enfant, je la veux !"  
Et dans la jupe maternelle,  
Tout en pleurs, il prit aux cheveux  
Et cassa son polichinelle.

Victor Hugo passait, très doux.  
Il considéra le désastre  
Et dit : " Pourquoi refusez-vous,  
A ce petit garçon, cet astre ? "

La mère dit : " Je ne peux pas,  
Comme les fleurs de ma fenêtre,  
Cueillir Mars ou Vénus, là-bas...  
— Attendez un peu, " dit le Maître.

Il alla trouver le bon Dieu,  
Qui pour tente a la belle toile  
De l'immense firmament bleu,  
Et lui dit : " Donnez-moi l'étoile.

— Je ne peux pas, dit le bon Dieu ;  
Cela me créerait des affaires.  
Chaque astre est une note en feu  
Dans le concert parfait des sphères ? "

Victor Hugo, musicien  
Sans passion dit : " Père unique,  
On ne s'apercevra de rien  
Dans l'énorme boîte à musique.

Et c'est pour un petit enfant.  
— Me la rendra-t-il ? — Certes ! — Intacte ?  
— J'en réponds. " Le Maître, au Levant,  
Cueillit l'étoile après ce pacte,

Et, vers l'enfant pressant le pas  
A travers les divins espaces :  
" Tiens ! " lui dit-il, et puis, tout bas :  
" Dis que c'est moi, — si tu la casses ! "

CATULLE MENDÈS.

## AMOUR ET LARMES

PAR MARY

PREMIÈRE PARTIE

IV

LE JOUR DES NOCES

Bien des semaines, l'insomnie veilla au chevet de Marie-Sophie ; la nécessité de cacher à tous la plaie de son âme lui imposait la contrainte la plus cruelle. Elle voyait sa sœur éveillée avant le jour, levée au son de l'Angelus, fraîche et vermeille comme l'aurore, remplissant le château de ses cris joyeux, de ses chansons, et elle se sentait, malgré son couraige, navrée de ce bonheur. Elle allait plus assidûment que jamais au village où des devoirs de charité, qu'elle exerçait depuis longtemps, l'aidaient à briser dans sa pauvre âme les assauts d'un amour plein de vie, et cependant condamné à mourir. Elle attirait ainsi sur sa tête, par les prières et les bénédictions des pauvres, les grâces dont, à cette heure cruelle, elle avait un si grand besoin.

On peut néanmoins difficilement se faire une idée des combats qu'elle soutint. Dieu la laissait souvent livrée à ses propres forces, afin qu'elle eût tout le mérite de la victoire, et que cette victoire, si laborieusement achetée, la mit, pour l'avenir, à l'abri de tout péril. La présence très fréquente d'Amédée, sa tendresse expressive pour Annonciade éveillaient des révoltes dans le cœur qui n'était pas suffisamment dompté ; partout et pour tous la lumière, pour elle seule les ténèbres ; partout et pour tous la chaleur, l'espérance, la vie, l'affection ; pour elle seule la mortelle et froide solitude du cœur. Que de fois, en les voyant réunis, se souriant dans leurs projets, elle pensa qu'elle allait tomber foudroyée, ne pouvant supporter la vue de leur bonheur ; mais elle restait debout, et le sacrifice accepté préparait sa guérison et le retour de la paix.

Un ecclésiastique, ami de la famille, invité à bénir le mariage, arriva de Paris la veille.

Pendant que les deux filles de madame de Rubienne étaient au Sacré-Cœur, elles avaient vu fréquemment ce prêtre distingué, soit dans leurs sorties, car c'était sa propre sœur qui leur servait de correspondant, soit au parloir du couvent, où il allait les visiter. Il faisait un grand cas de l'âme élevée de Marie-Sophie, qui, dans les épanchements toujours un peu comprimés de sa nature réservée, lui avaient révélé les plus brillantes et les plus généreuses qualités. Une des religieuses de la maison d'éducation, un peu effrayée de l'ardeur passionnée de Marie dans quelques circonstances, disait au prêtre sur le ton d'une demi-plaisanterie :

— Mademoiselle de Ribienne sera religieuse ou actrice, elle ne saurait vivre dans le milieu.

— Bah ! répondit le prêtre, le bon Dieu passera par son âme et en fera tout simplement une sainte.

— Tout simplement, M. l'abbé ?

— Tout simplement.

Il l'avait bien jugée. Ce n'était point une étoffe vulgaire, et le germe de tout ce qui est grand et beau existait en Marie. Aussi, ce fut avec une véritable douleur que l'abbé X\*\*\* apprit de madame de Ribienne la rivalité de sentiment existant entre ses deux enfants. Il comprit que si l'une des jeunes filles devait être frappée, Marie-Sophie seule pouvait l'être sérieusement.

— J'ai été coupable, dit la mère désolée ; je n'ai vu qu'un côté de la question ; je n'ai jamais pensé à la possibilité d'un double amour. Annonciade était si jeune, si folle, si légère, que je ne me figurais pas qu'on pût songer à l'épouser. Dieu dérouta nos vœux, il déconcerta nos projets... Marie-Sophie est frappée au fond de l'âme, et, malgré la généreuse abnégation avec laquelle elle cache sa blessure, tout la trahit à mes yeux, je la sens saigner, et mon cœur de mère ne s'en consolera pas.

— Dieu est un grand maître, et Marie a une âme pleine de foi, répondit le prêtre ; elle triomphera d'un amour humain.

— Ah ! mon père, la première impression dans cette âme de feu, pourra-t-elle s'effacer ?

Et la mère qui suivit les progrès et le développement de sa jeune intelligence et de ses passions, qui savait l'ardeur apportée à tous ses actes, la mère en face de l'épreuve dont Marie était atteinte, sentit une douleur profonde.

Le prêtre, silencieux, partageait ses vives inquiétudes. Celle qu'il avait connue petite et souple, n'aimant que Dieu, était aujourd'hui l'esclave d'une affection sensible. Les grands côtés de cette âme ardente, qui devaient la porter si haut du côté du ciel, ne pouvaient-ils devenir cette arme à deux tranchants, mortelle dans la main de celui qui ne sait pas la diriger ?

Madame de Ribienne, alarmée, interrogeait le prêtre du regard.

Il ne savait que répondre, que résoudre. Enfin il dit :

— Il faut travailler à éloigner votre gendre, sa présence est un danger, ne fût-ce qu'en entretenant un combat moral très cruel.

Des larmes vinrent aux yeux de madame de Ribienne :

— Me voici donc forcée de choisir entre mes deux filles ? murmura-t-elle accablée.

— Pour leur bonheur, répondit tristement le prêtre qui devinait les angoisses maternelles.

Et, cherchant à vider la question pour n'avoir plus à y revenir :

— Je pense, ajouta-t-il, que rien n'est si facile que d'obtenir du ministre de l'instruction publique un changement de collège.

Mais la mère ne le suivit pas sur ce terrain. Affaissée dans une douleur brusque et non prévue, elle ne put que s'écrier :

— Ah ! que je suis malheureuse !

— Vous avez été imprudente plus que coupable, dit le prêtre avec charité, quoique sérieusement ; mais une mère, croyez-en mon expérience, ne doit jamais admettre un jeune homme dans l'intimité de ses filles, à l'âge où le cœur de celles-ci ne demande qu'à se donner. Hélas ! combien n'ai-je pas connu de jeunes existences brisées par cette fatale imprudence ! Que de victimes, chaque jour, dans le sanctuaire de la famille, par suite de doubles affections ! C'est un piège dans lequel tombent un grand nombre de mères, et qu'elles paient souvent du repos et quelquefois de la vie de leur enfant.

— Je comprends cela trop tard, dit madame de Ribienne, et l'expiation est terrible. Quelle terrible responsabilité entraîne avec soi la maternité, et qui soupçonne, en souriant à un ange au berceau, toutes les larmes qu'il vous fera verser ?

— La maternité est un sacerdoce, reprit l'abbé X\*\*\*, l'âme, comme le corps, n'échappe point à la douleur. Heureuse la femme qui comprend quel dépôt sacré Dieu a mis entre ses bras, et qui ensevelit sa vie dans ce devoir, pour en faire sa joie, sa gloire et sa récompense.

— Le reste de mes jours sera employé à réparer une heure de négligence et à consoler Marie-Sophie, dit madame de Ribienne avec ardeur ; aidez-moi, M. l'abbé.

— Je le ferai de tout cœur ; je la verrai seule dès ce soir, s'il est possible ; car Annonciade ne la quitte guère.

Effectivement il ne trouva pas un instant favorable pour cet entretien. Marie-Sophie, tranquille en apparence, était en réalité dévorée par l'agitation et par la fièvre. Elle savait qu'il fallait paraître calme et elle affectait le calme dans une âme tourmentée.

Le jour des noces se leva charmant. Un soleil magnifique inondait les campagnes, dans lesquelles tout était joie, lumière, parfums et gazouillements. Les folles brises apportaient de tous côtés les vertes senteurs du foin fraîchement coupé ; l'air était rempli des petits cris des oiseaux dans les nids, et la terre couverte des pétales blanches et roses arrachées aux acacias en fleurs ; la nature, semblable à une belle fiancée, avait revêtu ses habits de fête, s'était parée de toutes ses séductions.

Dans la chambre commune, que depuis seize à dix-sept ans les deux sœurs habitaient ensemble, une autre jeune fiancée venait de s'éveiller aussi ; fraîche comme l'aurore et gaie comme l'alouette qui monte en chantant vers la nue. Pour la gracieuse enfant, le jour des noces est un jour de fête, un beau jour. Elle se marie selon son cœur, selon son cœur !... De combien de mariages pourrait-on écrire cela aujourd'hui ? et cependant, à ceux-là seuls l'ange du bonheur préside et Dieu envoie ses bénédictions.

Annonciade quitte le joli petit lit blanc dans lequel, depuis sa plus tendre enfance, elle repose. Elle court avec ses petits pieds nus jusqu'à la fenêtre où Marie-Sophie, que le trouble et la douleur tiennent éveillée, depuis longtemps, s'est accoudée. Elle l'appelle de noms caressants, elle lui prodigue mille baisers que donne le cœur, avec une ardeur que peuvent à peine traduire les lèvres, elle dit : C'est aujourd'hui ! et tous les enchantements de la vie passent dans les rayons de ses yeux bleus.

C'est en vain que Marie s'efforce de répondre aux épanchements de sa sœur, son âme est glacée. Elle contemple Annonciade en silence et la trouve digne d'être aimée. C'est le petit bouton plein d'espérances qui promet une fleur éclatante et parfumée, si le soleil qui féconde et la brise qui rafraîchit lui prodigent tour à tour leurs trésors. Et pourquoi en douter ? L'affection est le soleil du cœur, Annonciade est aimée ; dans quelques heures, sa vie va être unie à celle d'Amédée, et, dans la succession des jours, leur devoir sera de s'aimer.

— Que notre part dans la vie est différente ! pense la pauvre Marie ; pour moi, c'est le veuvage et la mort.

— Tu ne me dis rien ? murmura Annonciade d'un petit ton boudeur et charmant.

— C'est un jour grave que celui qui nous sépare, ma sœur, dit Marie-Sophie.

— Comment l'entends-tu, Marie ? Je reste ici, je ne te quitte pas.

Marie-Sophie, que la douleur absorbe, n'a point entendu ou point compris ; elle se répond à elle-même :

— Notre petite chambre va porter ton deuil ; nous ne nous endormirons plus en causant, nous ne ferons plus en commun nos prières au réveil...  
— Tu vas me faire pleurer, dit Annonciade soucieuse.

Marie-Sophie rappelée à elle-même entoure de ses bras la douce et chère enfant :

— Non, ma chérie, dit-elle, chante et sois heureuse, mais permets-moi d'être sérieuse ; car, hélas ! moi, je perds tout.

— Crois-tu donc que je vais t'aimer moins que par le passé ? dit Annonciade émue. Nous serons, deux, au contraire, à l'entourer d'affection.

— Oui, deux !... s'écria Marie-Sophie s'éloignant les mains serrées :

Et des larmes contenues avec effort s'échappent des yeux de celle qui ne pleurait jamais. Larmes brûlantes, larmes viriles qui coulaient larges et lentes en traçant un ineffaçable sillon et qui, loin d'apaiser la douleur, devaient l'accroître.

Annonciade ne l'avait jamais vue pleurer. Elle la savait fière et courageuse. L'irrésistible force de son attachement pour Marie la fit se précipiter à ses genoux :

— Marie, ma chère Marie, si mon mariage te fait de la peine...

— Silence, dit Marie honteuse en arrêtant par un baiser le sacrifice qui venait aux lèvres d'Annonciade ; jouissons de nos derniers instants ; faisons notre prière ensemble, viens, ma sœur, et que Dieu te bénisse.

Ainsi réconfortées par leur mutuel attachement, elles quittèrent la fenêtre pour s'agenouiller aux pieds des lits jumeaux. Annonciade fit la prière tout haut. Les paroles divines sortaient des lèvres de cet ange comme les blanches et pures perles d'un collier dont on déroule les grains. Ses petites mains jointes, ses yeux modestement baissés, témoignaient hautement du recueillement intérieur de sa pensée. A côté d'elle, la pauvre âme de sa sœur saignait et pleurait ; elle répondait aux paroles sacrées que prononçait Annonciade sans bien comprendre le sens de cette prière que chaque jour elle faisait avec tant de ferveur ; aujourd'hui son âme brisée ne savait que crier : Ayez pitié de moi, mon Dieu, ayez pitié de moi !

A dix heures toute la société était réunie au salon, quand Annonciade, conduite par sa mère, y pénétra. Elle était blanche et rose. Aucune fleur n'aurait donné l'idée de son éblouissante fraîcheur, toutes les joies, toutes les ivresses de la vie passaient dans le bleu de ses yeux, de ses yeux grands, tendres, transparents, lumineux, charmants de forme, charmants d'expression, de couleur, de limpidité. Ce fut un long murmure d'admiration, quand elle parut enveloppée de son long voile de tulle et couronnée d'orange, soulevant autour d'elle comme des flots d'éblouissante lumière.

Pâle, immobile, muette, Marie-Sophie assista à son triomphe. Elle n'était pas jalouse et pourtant... pauvre femme, elle aimait. Elle s'était appuyée avec une aveugle confiance sur cette affection qui devait s'écrouler comme un de ces édifices bâtis par l'imagination sur les brouillards du matin. Une douleur aiguë, de celles qui ne s'analysent pas, qui font taire la raison et déchirent le cœur, s'empara d'elle en voyant Amédée s'approcher d'Annonciade, la complimenter, lui dire de ces mots qu'elle devinait sans les entendre, et qu'elle eût payé de sa vie. A ce moment de passer mais effroyable désespoir, où la force du sacrifice qu'elle allait accomplir lui apparut dans toute sa nudité, Marie-Sophie eut peur. Les voix détestables et dominatrices de la passion lui criaient : " Ne laisse pas achever ce mariage, c'est un crime, c'est un sacrilège ! " Elle les entendit, elle les écouta, elle fit quelque pas dans le salon, ayant aussi peu conscience de l'acte qu'elle projetait que le somnambule porté dans son sommeil vers la fenêtre et l'abîme. Une sueur glacée coulait de son front ; un cri, un seul cri de son cœur mourant eût arrêté sa sœur ; Annonciade n'eût pas achevé le bonheur avec le sang de Marie... mais ce cri ne devait pas, ne pouvait pas être poussé. Madame de Ribienne ne perdait pas Marie-Sophie de vue ; elle remarqua son attitude fléchissante ; elle craignit de la voir tomber ou mourir devant ce monde d'indifférents pour lequel un scandale aurait eu la valeur d'une bonne fortune ; elle quitta Annonciade entourée d'admirateurs, et, s'approchant de Marie qui ne voyait et n'entendait plus autour d'elle qu'un murmure confus :

— Ma fille... lui dit-elle en la regardant dans les yeux et lui serrant énergiquement la main.

Le mot en lui-même ne disait rien de plus que l'appellation ordinaire et affectueuse des mères pour l'enfant bien-aimé, mais celui-ci fut accentué avec une tendresse passionnée et une noble fierté qui pénétrèrent jusqu'au cœur de Marie. Son regard égaré fit place à une expression résignée, un soupir profond souleva sa poitrine, elle se redressa, fit un pas en arrière, sentant tout ce que lui demandait l'honneur et le devoir, ces auxiliaires de la vertu. Prenant le bras de sa mère :

— Partons pour l'église, murmura-t-elle bien bas, comme impatientée d'y aller puiser de la force et consommer son sacrifice.

Bientôt effectivement toute la société se trouva réunie dans cette jolie petite chapelle décorée en fête pour la cérémonie. Des guirlandes de feuillages attachées d'un pilier à l'autre formaient plusieurs arcs de triomphe sur la tête des assistants ; d'autres guirlandes disposées en gracieux festons circulaient le long des murs dont ils cachaient la nudité. Sur l'autel, les bluets, les coquelicots, les grosses paquerettes blanches, mêlés de folles avoines et de quelques épis de blé formaient des bouquets champêtres qu'envernaient bien des salons. Deux fauteils en velours bleu, apportés du château pour les mariés, déparaient bien un peu l'harmonie rustique de cette église de campagne ; mais dans une cérémonie, où l'élite d'une petite ville doit assister, une dérogation aux usages établis serait une déchéance dans l'opinion. Les officiers de l'église étaient présents dans leurs plus beaux costumes ; les paysannes emplissaient les bancs, accourues comme au dimanche ; car on aimait la famille de Ribienne dans ce village, où les petites étaient nées ; les enfants roulaient partout, sachant que, selon un vieil usage, toujours en vigueur, des dragées, jointes à des pièces de monnaie, seraient jetées à la sortie du cortège quand les cloches à toute volée répandraient dans les airs leurs plus joyeux carillons.